

OSAM

bulletin des amis de la
TRADITION CELTIQUE

prix : 50 Fr

n° 7



OSAM

BULLETIN DES AMIS DE LA TRADITION CELTIQUE

Rédaction et Administration :

P. LEROUX, 2, Rue Léonard de Vinci - RENNES (Ille-et-Vilaine)

N° 7 (N.S.)

AN HAD 38 0 M. T.

MARS 1950 a. d.

LES FARCEURS SACRILÈGES

Nous avons vu sans aucune surprise, une photo publiée par la presse parisienne et représentant deux « druides » (sic) qui assistaient au « culte » d'une des innombrables « petites églises » de la Babylone moderne. Ils y procédèrent, dit-on, à la distribution du gui « sacré ».

Nous n'ignorons pas quels sont ces « druides », ni chez qui ils accomplirent le sacrilège d'une distribution soi-disant « rituelle » de la plante sacrée des Celtes. Nos « néos-druides » ne sont que deux jeunes farceurs sans aucune autorité. Quant au « clergé » qui les accueille, ou bien il est inconscient du magnifique « bateau » qu'on lui monte, ou bien il se fait sciemment complice, — ce qui est pire, — de ce qui n'est de toute façon que l'exploitation de la plus ancienne et de la plus vénérable des Traditions occidentales.

Nous mettons en garde nos lecteurs contre ce vilain jeu : cette prétendue « église druidique » (sic) et toute association qui viendrait à la représenter légalement ne sont, dans le domaine celtique traditionnel, que vide et creux et moins encore ; craignons même que ce soit le dernier masque de cythraul, l'inlassable et tenace adversaire des Fils du Dieu de Dana.

G. B. KERVERZHIOU ; Arzel EVEN.

Pour éviter qu'un usage indu n'en soit fait, nous rappelons ici ce que nous avons déjà dit (OGAM, N° 1) des vocables *kredenn geltiek* (croyance celtique) et *tud* (doue) *Donn* (clans du Dieu de Dana) : « Il semble que certaines personnes utilisent, avec prétention à usage exclusif, les mots « Kredenn Geltiek » et *Tud Donn*. Dans la mesure où ces dénominations ont une signification vraie, la prétention n'est que ridicule ; Rome elle-même ne saurait prétendre à l'usage exclusif du mot « catholique ». Dans la mesure où l'usage actuel de ces expressions remonte à une date récente, nul ne saurait en revendiquer la possession ; dès le début de cet usage elles ont été propriété commune et indivise des « Kredennourion ».

Nous n'avons pas changé d'avis.

Pour éviter également une confusion qui ne profiterait qu'aux adversaires de la vérité, nous signalons que notre collaborateur, auteur des remarquables articles « *Dani Matroni* » et « *Symbolisme de la Mer* » est M. François Ménard, de Laval collaborateur habituel de la revue « *Le Symbolisme* » et non un autre F. Ménard, se disant « évêque cildée » (sic), qui vivrait actuellement à Paris.

Les « Coulines-vaulots » de Basse-Normandie

Une curieuse coutume appelée « couline-vaulot » subsistait dans le Bessin vers 1870 et dans le Cotentin vers 1890.

La veille des Rois, fermiers, domestiques et enfants allumaient des torches de paille (coulines) enduites de goudron et emmanchées au bout d'une petite gaule (vaulot) : ils couraient à travers les champs et les prairies, passant légèrement la flamme des torches sur l'écorce des pommiers pour détruire (symboliquement) les insectes et les lichens, en chantant à gorge déployée une incantation étrange qui commençait par ces mots :

Couline-vaulot !
Geurbe au boisse
Pipe au pommier
Byeurre et lait
Tout à planté.

que l'on interprète ainsi : Torche au bout de la gaule ! — Que chaque gerbe produise un boisseau de grain — que chaque pommier produise un tonneau de cidre — que nous ayons du beurre et du lait à profusion.

Les folkloristes du siècle dernier qui ont étudié cette coutume rapportent que les paysans croyaient que cette cérémonie rendait les champs fertiles : cette idée corrobore bien les paroles du chant traditionnel cité plus haut et qui continue par cette conjuration :

Taupes et mulots
Sors de mun enclos
ou je te casse les os !

La encore nous trouvons un écho de conceptions celtiques. G. Dottin mentionne que les bardes irlandais (successeurs et héritiers des druides de l'époque païenne) gardèrent longtemps, parmi le peuple, la réputation de pouvoir détruire les rats et les souris par les incantations.

La cérémonie terminée, un plantureux repas groupait tous les participants et se prolongeait tard dans la nuit.

Ce rite de fécondité est considéré par les ethnologues modernes comme un souvenir des feux du solstice d'hiver. Le fait que « les Rois » est la plus grande fête familiale de l'année en Normandie explique qu'un rite solsticial d'hiver ait été reporté à l'époque des Rois et non à celle de Noël.

Frédéric Pluquet, qui semble être le premier à avoir mentionné cette coutume (dans un ouvrage paru en 1934 et consacré au folklore du Bessin) la considère déjà comme un reste de « druidisme ». Il la compare à un usage conservé sous le nom de « waissalling », dans les comtés de Gloucester et de Hereford (à l'embouchure de la Severn, à la frontière du pays de Galles). La cérémonie commence vers six heures du soir : on allume douze feux dans la partie la plus élevée du champ ensemencé et un feu plus considérable au milieu (Brand's Observations on Popular Antiquities).

Le Bessin a été conquis du III^e au V^e siècle par les pirates saxons et le Cotentin au IX^e siècle par les pirates scandinaves. Le souvenir de ces invasions semble influencer actuellement quelques jeunes Normands qui considèrent le Couesnon comme la frontière occidentale du germanisme ! Il n'est pas inutile de leur montrer l'énormité de telles conceptions en leur rappelant que, même dans une région que les historiens sont unanimes à considérer comme une des plus germanisées de Normandie, une coutume d'origine celtique a pu subsister jusqu'à une époque relativement récente.

KATARNOS.

NOTE POUR LES LECTEURS CELTISANTS

« Ogam » continue à publier un supplément en langue bretonne servi gratuitement sur simple demande, aux abonnés qui en feront la demande. Pour tous ce qui concerne ce supplément, s'adresser au secrétariat de la revue.

LES RICHESSES DE L'ARBRE ET DE LA FORÊT

De tous les êtres du monde sensible, c'est l'arbre qui agit le plus sur le mental de l'homme. Il s'impose à tous les sens ; il inspire tous les sentiments ; il impose le respect par sa stature, par le fait qu'il défie tous les éléments. Il est aimé car il représente l'abri et une ressource jamais épuisée d'aliments, de chaleur, de fraîcheur.

Tout une multitude ailée, grimpante, grouillante, rampante, recherche son ombrage, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, son branchage aérien et souterrain. Lorsque l'arbre est près d'une rive, les poissons, crevettes, grenouilles et autres bestioles aquatiques, savent trouver le gîte sous son ombre ou dans les méandres que forment les grosses racines affleurant l'onde. Vraiment, l'arbre allie tous les éléments : il en est le trait d'union, depuis la foudre du ciel et les feux de la Ste-Vehme, l'eau céleste et souterraine, l'air, la terre, la lumière, les ténèbres, jusqu'aux habitants de certains de ces éléments : oiseaux, serpent, chat, sanglier, rat et la gent aquatique lorsque l'arbre est au bord de l'eau. C'est aussi plus qu'un trait d'union, c'est le « point d'équilibre » des diverses énergies et force du Cosmos, des éléments et de ces forces plus subtiles, les *tattwas*, les *dehnyddau*, des traditions celtique et hindoue. C'est donc ce point d'équilibre et d'harmonie que les Celtes nomment *Liberté*. Par ce fait, l'arbre est l'instructeur *l'Athrau*.

À l'origine du monde, il y eut l'Arbre, disent les anciennes traditions des peuples d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'autres continents. Peu importe son essence : ici il sera chêne, là frêne, térébinthe ou figuier, l'arbre mythique eut pour fleurs, fruits et comme feuilles toutes les choses ou êtres : dieux, astres, météores, animaux, hommes.

J'ai sous les yeux une plaque de cuivre iranienne. Au milieu est un cercle divisé en vingt-quatre parties. Du centre partent des branches végétales. Leurs fleurs ou fruits sont vingt-quatre figures : des mains, des animaux, des plantes diverses, des oiseaux et des poissons. J'ai aussi un cadre d'inspiration égyptienne. Il est formé de branches végétales. Les fleurs et les fruits sont des oiseaux et des serpents, autour desquels s'affairaient des singes qui aident les serpents à se dégager de l'arbre créateur.

Combien alors l'on comprend la Genèse biblique, histoire de la création, que les *Semites* recueillirent d'une autre tradition non comprise par eux ! Les arbres y viennent avant même le soleil, la lune et les étoiles. Car ce sont les arbres cosmiques qui produiront les corps célestes et terrestres.

Comment les hommes n'ont-ils dans la forêt eussent-ils pu mieux symboliser et expliquer le grandiose processus de la création et de l'évolution ? L'homme de la forêt est à la fois poète et scientifique. Et quelle poésie et sagesse se dégagent de ses observations ! Comme il sait expliquer les sublimes mystères avec simplicité et compréhension. Certes, il faut une souplesse mentale particulière pour saisir l'explication et les diverses phases d'un phénomène évolutif cosmique, les mutations diverses de la *Vi* qui sont souvent surréelles peut-on dire, bien au-delà du « réel » matérialiste de la pensée moderne. Ceux qui respirent un peu d'existence naturelle y parviennent aisément et acquièrent cette faculté. Ils comprennent les diverses hypostases divines et les mystères monothéistes et polythéistes.

Le Frêne cosmique de l'Edda se nomme *Yggdrasil* « le cheval hennissant », car le cri primordial donne vie. C'est le Verbe Créateur, O.I.W. « Il cria : « Lumière soit » Et lumière fut ». En sa phase ultime et noble, le frêne cosmique d'ent, d'abord *Heimdadr*, la fleur céleste puis prototype humain : *Irmann*. Chez les Celtes, l'If, en gallois *iw* est l'arbre du Père de tout. Les fruits de l'If sont *manred*, les âmes germes. De *Keugant*, cercle de Dieu, les germes-lumière, *manred*, tombent dans le cercle d'Announ. Ils sont recueillis ou plutôt s'en-

terrent dans l'humus, la Vierge Noire, qui les nourrit de sa substance féconde et forme leur première ambiance, jusqu'à ce que la vierge *Keridwen*, la « Porte de Dieu », leur ouvre l'issue de lumière leur permettant de pousser hors d'Abred pour attendre *Gwenved*, le cercle de lumière, le monde blanc, domaine de Hu-Gadarn. L'Âme-Germe en quittant O.I.W. a la soif de vie, le désir d'existence, à l'état potentiel. Dans le cercle d'Announ, l'Orgueil, ce désir d'existence, de potentiel, deviendra actif pour devenir chez tous les êtres vivants, facilement observable chez les plantes, la dualité sexuelle, en quoi réside la puissance de manifestation et d'épanouissement vital. Ce désir de vie, cette soif d'existence qui pousse *Maured* l'Âme-Germe, vers Announ, est symbolisée par la barre horizontale dans le cercle et par les deux pierres couvertes d'une troisième, le dolmen, monument mégalithique. Lorsque la plante a percé le sol, la mutation du désir de vie en sexualité est symbolisée par la barre verticale dans le cercle, par le menhir consacré à Hu-Gadarn, par le *keliknon* ou colonne que Celtes et Germains élevaient aux carrefours en l'honneur d'Irman et de Manos et par les piliers grossiers en bois que fichaient en terre, les Grecs archaïques en l'honneur des dieux. De même que ces menhirs, colonnes et piliers primitifs gnomons, servaient à mesurer l'ombre du soleil c'est-à-dire à connaître son âge dans l'année et son lieu dans le jour, de même la « valeur des reins » se mesure d'après le comportement de l'individu par rapport au « Soleil de Justice », à l'ombre que le Divin projette en ce monde par nous. Et c'est là, la clef de la sagesse des anciens Druides et des « Maîtres des runes » en Europe, des Taoïstes et des Védantins, en Asie.

Ce n'est qu'après de nombreux avatars et combien d'épreuves, de défaites et enfin le triomphe que ce désir de vie, cette soif d'existence, après avoir été sexualité et avoir joué normalement son rôle à ce degré, s'exprime enfin en spiritualité, en connaissance et conscience pure symbolisée par le menhir couronné du soleil, par l'arbre en feu et qui ne se consume point, par l'âme fée de la fleur dans le monde méditerranéen, par la naissance de *Blodeuwedd*, la femme faite des « fleurs druidiques » germées au cœur de l'homme comme nous le révèlent les *Mabinogion*.

VIDVRIX.

Nous avons reçu...

Les Cahiers d'Etudes Cathares, M. Deodat Roché, Arques (Aude).

Cette revue, patronnée par l'Institut d'Etudes Occitanes de Toulouse, se consacre à l'étude des survivances cathares et gnostiques dans le Midi de la France. La légende du Grail tient une grande place dans cette étude, et nous ne saurions donc y rester indifférents. Nous espérons pouvoir un jour consacrer une étude aux influences celtiques dans les traditions occitanes; elles sont nombreuses et peuvent peut-être nous révéler des aspects inconnus de notre mythologie.

G.-B. K.

NOTE DE L'ADMINISTRATEUR

Nous pouvons fournir aux lecteurs qui voudront bien nous en faire la demande :

Chromatique planétaire et symbolisme celtique, d'Ildris Gawr (50 francs + frais d'envoi).

Les numéros d'Ogam : 1-2-3-5 (ancienne série), 3-4-5-6 (nouvelle série) au prix de 50 francs l'exemplaire ou les huit numéros pour 350 francs + frais d'envoi).

Le tirage à part des nombres et des formes (tirage 60 ex. 100 fr. + frais d'envoi).

La tradition celtique et la pensée bretonne (fin)

En étudiant successivement, comme nous l'avons fait (Ogam n° 6, 1, 3, 4, N.S.) *Eon de l'Etoile*, *Erwan de Kermartin*, *Pédage et Abélard* nous avons mis en évidence un certain nombre de propositions et de thèmes qui constituent à tout jamais les normes de la pensée bretonne. Normes directement issues de l'héritage traditionnel celtique. Les pensées, les écrits et le comportement de ces quatre personnalités nous prouvent largement combien était encore intense la vie spirituelle celtique au cours de ce Moyen-Age, que d'aucuns ont voulu faire passer pour une époque d'ignorance et d'obscurantisme. Il n'en sera pas de même, hélas ! durant la période suivante : celle qui débute à la fin du XV^e siècle, avec ce que des humoristes qui s'ignoraient appellèrent la Renaissance, et s'étend jusqu'à notre époque, dont le matérialisme forcené s'efforce à ensevelir les ultimes vestiges de notre tradition ancestrale sous le fatras d'une culture scientifico-grecolatine, imposée au nom de l'égalitarisme, de l'instruction pour tous, de la civilisation occidentale et autres grands mots creux en faveur dans les réunions publiques des campagnes électorales. Aussi paradoxal que cela puisse sembler, c'est cette période de cinq siècles qui s'avère comme étant indiscutablement la seule et vraie époque d'ignorance et d'obscurantisme au sens spirituel du mot. Durant ce laps de temps, l'Armorique donnera naissance à de grands capitaines de guerre, à de grands voyageurs et découvreurs de terres, à de grands savants, mais jamais à de grands penseurs originaux; et ce n'est pas la personnalité de l'agréable, mais médiocre Le Sage, qui peut contre-carrer cette lamentable vérité. Ce n'est que vers la fin de cette triste période que renaît, bien timide encore, la lumière du soleil celtique. Des braises couvant sous la cendre séculaire s'échappent d'abord quelques étincelles qui donneront naissance à une flamme vacillante, frêle langue de feu, qui va à nouveau embraser le Tintad de la pensée celto-bretonne.

L'une de ces timides étincelles se trouve dans l'œuvre du breton René de Châteaubriand. Certes, cet écrivain du XIX^e siècle, philosophe à la manière des encyclopédistes au début de sa vie et bon chrétien à la fin, ne s'inspire pas de la tradition pour édifier son œuvre. Toutefois l'influence de cette tradition se fait sentir, malgré lui, dans ce qu'il écrit. Il y a d'abord l'épisode de Velleda; celtisme de pacotille dira-t-on, certes, mais déjà un grand progrès sur le néant antérieur. Il y a la hantise de la Mort qui domine, sans cesse dans ses œuvres. Trépas toujours émuant de héros particuliers, massacrés en série chez les Natchez ou dans les cirques de Rome; la mort est, toujours là, régnant en maîtresse absolue. Si l'on devait trouver une phrase lapidaire devant servir d'exergue à l'œuvre de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, une seule s'imposerait : la première Série : « Heb rann ar red hepken - Ankou tad an Anken-Netra kent, netra ken ».

Seconde étincelle, dans l'œuvre d'Ernest Renan. De formation gréco-latine, bon chrétien au début de sa vie, puis devenant philosophe à la mode du XIX^e siècle, c'est-à-dire rationaliste, Renan n'en ressent pas moins l'influence de la Tradition Celtique, il a compris bien des choses que Châteaubriand n'avait sans doute que vaguement pressenties. C'est ainsi que dans ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, parlant des vieux saints bretons, il écrit : « ces saints, plus Druides que Saints ». Toutefois, le croirait-on, c'est dans la philosophie de cet « apôtre » du rationalisme, que transperce le plus clairement la tradition. Renan n'a qu'une « mystique » : celle du progrès il croit, il est sûr, il sait que la « science », le développement social et la compréhension des hommes, tendent sans cesse vers la perfection et arriveront à transformer notre planète en véritable « paradis terrestre ». Il n'est pas sceptique et ironiquement incrédule comme les philosophes du siècle précédent; il ne pense pas comme Rousseau que le maximum de perfection se trouve chez l'homme qui n'est pas encore embrigadé dans la société; non, tout au contraire : il prédit l'amélioration de l'humanité par le

« progrès social ». Il est résolument optimiste, de cet optimisme que l'on trouve déjà dans la triade qui affirme que : Trois choses vont sans cesse en croissant : la Connaissance, la Lumière et l'Amour, parce que la plus grande somme d'effort s'effectue en leur faveur.

Le premier qui fera vraiment jaillir la flamme du renouveau celtique, flamme qui désormais ne s'éteindra plus, c'est La Villemarqué. Ce n'est pas à proprement parler un penseur. Il est érudit et ne veut être que folkloriste; cependant, c'est lui qui remet en honneur la tradition pure, il la comprend mal, mais il nous la livre et pour donner un exemple concret du rôle qu'il a joué, l'auteur de ces lignes déclarera, bien humblement, que si La Villemarqué n'avait pas publié le *Barzaz Breiz*, jamais il n'eût pu analyser les *Séries*, comme il l'a fait dans les précédents numéros d'Ogam.

Lorsque nous avons étudié les penseurs bretons du Moyen-Age, nous avons remarqué qu'ils se divisaient en trois catégories : ceux qui entraînent nettement en lutte contre l'Eglise, ceux qui essaient de chevaucher deux « montures » à la fois et enfin, ceux qui, bons chrétiens, teintaient cependant leur christianisme de « Traditionnalisme » celtique. Nous allons retrouver cette même division en nous penchant sur les trois derniers penseurs bretons de notre époque (mis à part, bien entendu, ceux qui sont encore de ce monde et dont nous ne parlerons pas). Disparus tous les trois au cours de la première moitié du XX^e siècle, ils forment une triade éblouissante.

En lutte, Yves Le Fustec, grand Druide Lemenik, le fut; pétri de culture celtique, mais sérieusement influencé par les conceptions du spiritisme Allan Kardec et de certains magistes, il s'adonna à l'étude des sciences occultes, essayant ainsi de « rénover » la Tradition celtique opérative et cérémonielle.

Quoique ne partageant pas toutes les idées de Lemenik, Yves Berthou grand-Druide Kaledoul'h fut son ami et son admirateur ainsi que le prouve son ouvrage : *Lemenik, skouer ar varzed*. Il chevauchait, non plus deux montures, mais bel et bien trois. Catholique par sa naissance et conservant, toute sa vie durant, un grand attachement aux cultes de la Vierge et de Saint Yves son patron; rationaliste par suite de sa formation scientifique et puissamment érudit en matière de Tradition celtique, il s'astreignit à concilier ces trois tendances. Tout celtiste devrait avoir lu ses œuvres et s'ingulièrement : « Sous le Chêne des Druides », qui constitue un aspect de la pensée celto-bretonne moderne.

Et nous parvenons enfin au troisième membre de cette triade, au dernier des penseurs bretons que mentionnera cette étude, à celui dont le nom fera peut-être bondir certaines gens, mais qui a réellement sa place ici, en tant que parfait chrétien ayant teinté son christianisme de traditionnalisme celtique. Il s'agit de l'abbé Yann-Varl Perrot. Bon catholique, le recteur de Scrignac le fut indiscutablement; mais qui donc oserait dénier le titre de bon traditionnaliste au prêtre qui, courageusement, défendit la croyance à l'Anaon contre le scepticisme croissant des Bas-Bretons et contre le conformisme timoré de la hiérarchie de son évêché ? Or l'Anaon a une origine bien antérieure au Christianisme; elle remonte aux antiques traditions de la nuit de Samain, durant laquelle tombait l'invisible barrière qui sépare le monde des vivants de celui des morts. Mais le catholicisme, d'ailleurs inattaquable de l'abbé Perrot, admettait parfaitement que, durant la nuit qui relie la Toussaint au jour des Morts, Dieu donnât licence aux âmes des trépassés de revenir sur terre, pour reprocher aux vivants leur oubli et réclamer d'eux des prières.

Ce dernier trait nous prouve qu'il existe des croyances communes ou faciles à mettre en commun entre les diverses doctrines traditionnelles.

Des normes de la Pensée bretonne ne peut-on point tirer les bases d'une « philosophie » moderne celtique, qui servirait de trait d'union entre les bretons demeurés fidèles au christianisme et ceux qui de plus en plus s'en éloignent ? Ainsi tous se retrouveraient sur

un terrain nettement spiritualiste et en pleine harmonie avec les affinités les plus impérieuses de nos esprits. Pourquoi non ? Puisque croyances religieuses et Tradition celtique présentent de nombreux points communs, ne fut-ce que le plus important de tous, celui de la croyance en Dieu que l'Eglise propose comme étant *Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero* et que nous retrouvons fort bien défini dans la première triade sous formes des trois unités primordiales : Dieu, la Lumière et un Point de Liberté où s'équilibrent toutes oppositions et où, par conséquent, se gère la Vérité.

E. C. K.

REVUE DES REVUES

Etudes Traditionnelles, Chacornac Frères, Libraires, 11, quai Saint-Michel, Paris (5). L'importance fondamentale de cette revue est telle qu'un numéro entier d'Ogam serait à peine suffisant pour en faire un compte rendu un peu détaillé. Les n^{os} de septembre, octobre, novembre et décembre ont publié en particulier une étude de René Guénon sur « Christianisme et initiation », qui met définitivement au point la question de l'initiation chrétienne. Mais le christianisme n'est pas notre propos et bien plus voisine de la manière sage et chevaleresque des anciens Celtes se trouve la vie des peuples peaux-rouges d'Amérique, qu'a étudiée de très près Frithjof Schuon sous le titre « Aperçus sur la Tradition des Indiens de l'Amérique du Nord » (4 articles); il y a là matière à réflexions nombreuses pour les jeunes qui nous lisent. Les jeunes bretons que groupe la B.A.S. et K.A.V. (confréries des Sonneurs de Binlou) feraient également bien de lire et d'approfondir la doctrine que leur y propose Jean Thannar, qui a terminé dans le numéro d'octobre-novembre 1949 son étude « Notion de la Musique Traditionnelle ». Toutes ces choses sont incluses dans la *Kredenn* traditionnelle dont ils sont fiers, mais encore faut-il que l'étude développe les possibilités que la *Kredenn* dépose en eux.

Le Symbolisme, administration : 68, rue Marjolin, Levallois-Perret (Seine). Dans son domaine plus restreint, qui est celui de la « philosophie du grand art de la construction universelle », celui, donc, du symbolisme maçonnique et de ses applications « Le Symbolisme », sous la sage direction de notre ami Marius Lepage, poursuit chaque mois un travail fructueux. Pour l'étudier en détail, il nous faudrait, hélas, aussi trop de place et nous nous bornerons aujourd'hui à louer les articles de G. Mercier : « Contribution à l'étude des Landmarks » et « Corde nouée et Houppie dentelée », ce nouveau collaborateur, du premier coup, prend une place estimable à côté des grands exégètes du symbolisme maçonnique. De même, la « Contribution à l'étude des outils », de François Ménard. Ce sont là des travaux qui sont droit dans la ligne de la vraie maçonnerie, société initiatique. Car seuls les ignorants confondent encore maçonnerie et coterie de maçons politiques.

La Librairie Celtique, à qui l'édition bretonne doit tant, a repris l'édition d'une revue datant de quelques dizaines d'années, la *Nouvelle Revue des Traditions Populaires* et semble vouloir continuer le travail naguère suspendu. On y traite des faits recueillis selon la méthode « scientifique » moderne, et ce côté des choses intéresse peu le traditionnaliste. Mais les pépites sont là. Il n'est que de prendre la batte de l'orpailleur au lieu du bac à cyanure. Nous ne pouvons que souhaiter bienvenue et longue vie à la *Nouvelle Revue des Traditions Populaires* (1).

R. LANIG.

(1) Edité par la Librairie Celtique, 108 bis, rue de Rennes, Paris (6).

LE MYTHE ARTHURIEN ET LA LÉGENDE DE MERLIN

Dans une série d'articles publiés l'an dernier (Ogam Nos 4, 5, 6) nous avons eu l'occasion de développer assez largement le sens « polaire » de plusieurs mythes irlandais, les uns franchement « païens », les autres chrétiens ou au moins christianisés ; mais nous n'avons fait que de brèves allusions à l'existence du même symbolisme dans la tradition bretonne - ce terme étant pris au sens large, c'est-à-dire la tradition commune à tous les peuples brittoniques : les Bretons armoricains, les Cornouaillais, les Gallois, et aussi les Bretons septentrionaux du royaume d'Ystrad Clud (Strathclyde), depuis longtemps disparu et partagé entre l'Angleterre (Cumberland) et l'Ecosse (Ayr, Lenark, Dumfries), après avoir lutté vaillamment durant plusieurs siècles contre les Pictes, les Gaëls, les Saxons et même les Bretons du Sud (1).

Dans la tradition de cette branche de la famille celtique, il n'est guère possible - du moins nous ne l'avons pas pu jusqu'à présent - de retrouver les correspondants rigoureux des mythes irlandais concernant par exemple les « Trois druides éternels » ou les « Îles au Nord du Monde ». Mais les traditions relatives à l'Agartha, à ses trois chefs et à leur retour à la « fin des temps » n'en existent pas moins. Plus tardives que les traditions irlandaises, elles ont revêtu une couleur chrétienne, et surtout elles se sont voilées sous des prophéties politiques et nationales - ce qui est d'ailleurs commun à un certain nombre de peuples - prophéties où le « Grand Monarque » de la fin du cycle actuel est désigné comme un roi des Bretons, disparu mais non mort, qui doit un jour sortir de sa retraite et chasser l'étranger du sol de toutes les Bretagnes. On a reconnu dans cette allusion la si célèbre légende d'Arthur (2).

Nous allons examiner cette légende ou plutôt ce mythe dans les détails et en tenter l'interprétation ; mais le personnage d'Arthur est si difficile à séparer de celui de Merlin l'enchanteur, son barde et son conseiller, que nous serons presque fatalement amenés à exposer également les faits concernant ce dernier et leur interprétation ésotérique. Mais à son tour, Merlin est inséparable de Viviane, et nous devons examiner aussi la légende de la « fée de Brocéliande » et du « Val sans retour ». Notre étude aura donc un caractère peut-être un peu disparate, mais il n'est guère possible de procéder autrement, sans dissocier fâcheusement des éléments intimement liés.

La légende d'Arthur, commune à tous les peuples brittoniques, s'est en outre répandue dans la littérature française du Moyen Âge, où elle forme une bonne partie de la « matière de Bretagne ». Elle se trouve donc dispersée dans un certain nombre de textes bretons, gallois, latins et français, dont l'énumération détaillée offrirait ici peu d'intérêt. De même, il ne nous est guère possible de donner un résumé détaillé des épisodes du cycle arthurien : nous ne pourrions que les rappeler succinctement en les expliquant au point de vue symbolique. Mais tout d'abord une question se pose, ou semble se poser : Arthur et Merlin sont-ils des personnages historiques ?

Il se peut qu'il y ait vraiment eu un roi de Bretagne du nom d'Arthur et un barde du nom de Merlin, conseiller du premier ; il se peut aussi que ces noms s'appliquent à des ensembles plutôt qu'à des individualités déterminées : Arthur représenterait, personnifierait

(1) On a parlé breton dans le Cumberland au moins jusqu'au XV^e siècle, semble-t-il.

(2) Le sens « polaire » du mythe arthurien a déjà été mis en lumière par J. E. Voisin, dans un article intitulé *La Légende du Graal et le « Mystère » de l'Empire* (Études traditionnelles, n° 293-240, nov.-déc. 1939) ; mais de façon très succincte et en connexion surtout avec la légende du Graal et l'ésotérisme chrétien du Moyen Âge.

l'espoir de délivrance des Bretons réduits en servitude ou forcés à l'exil par les conquérants saxon et normand, et Merlin le corps des Bardes bretons, héritiers des Druides préchrétiens. Il est enfin possible qu'il s'agisse uniquement de personnages « mythiques » au sens propre du terme, ou si l'on veut de « fonctions cosmiques ». Mais lors même qu'on admet qu'Arthur et Merlin sont des personnages réels, il ne faut pas oublier que les faits historiques ont eux aussi une valeur symbolique, et par conséquent rien n'est changé à notre point de vue. Cependant, et contrairement à ce que l'on s'est tenté de croire, le mythe a plus d'importance que le fait historique, parce qu'il représente une vérité éternelle indépendante des contingences locales et temporelles. En définitive - et cette conclusion ne surprendra que les esprits affectés de la mentalité moderne - la question de l'historicité des personnages de Merlin et d'Arthur n'a rigoureusement aucune importance.

Nous avons dès le début posé la conclusion - ou l'une des conclusions de notre étude : que le mythe d'Arthur renferme un symbolisme « polaire ». Il convient de donner les motifs de cette assertion, tout d'abord - selon notre méthode générale - par l'examen du nom d'Arthur.

Le nom d'Arthur, *Artorius* est la forme galloise d'un nom qui est en breton armoricain *Arzthur*, et qui est souvent devenu en vieux-français, *Artius* ou *Artus*.

Plusieurs étymologies ont été proposées de ce nom ; mais que le prototype celtique soit *Artoris* « chasseur d'ours » ou *Artouros* « homme-ours » (3), on est toujours ramené à l'« ours » ; or cet animal est un symbole « polaire » tant à cause de son habitat boréal et montagnard qu'à cause des constellations polaires de la Petite et de la Grande Ourse - et cette dernière, chose très digne de remarque, se nomme en gallois *Cerbyd Arthur* « le char d'Arthur ».

Quant à l'étymologie latine par *Artorius* ou *Arturius* (noms attestés), elle est peu soutenable, malgré l'autorité de Zimmer ; et au surplus, serait-elle exacte que les explications précédentes n'en subsisteraient pas moins à titre de *nirukta*. Cette remarque conduit à une autre : il existe en vieux-celtique un mot *arta* « pierre » (irlandais *art*), dont on peut rapprocher « niruktiqement » (quelqu'il soit) le prototype d'Arthur ; or la « pierre » est une des formes du « *omphalos* » ou « nombril du Monde », ce qui nous ramène au sens « polaire ».

Mais ce n'est pas tout. Si l'ours a un sens polaire, il représente encore, dans le domaine celtique tout au moins, un symbolisme différent : l'ours est l'animal de la classe guerrière, comme le sanglier est celui de la classe sacerdotale. À ce point de vue, Arthur peut-être considéré comme le prototype de la « dixième caste » ou du « roi », alors que le symbolisme polaire envisagé précédemment le désignait comme une forme de ce qu'on appelle le « Roi du Monde » ou le « Maître du Pôle ». Tous les détails de sa légende peuvent s'ordonner autour de ces deux aspects, qui, il est à peine besoin de le faire remarquer, ne sont en aucune façon contradictoires.

II) *Arthur*, « Roi du Monde ».

1) *Arthur*, *Cynan* et *Cadwalladr*. Cette affirmation appelle immédiatement une remarque. Le « Roi du Monde » (en sanscrit *Brahmātmā* ou « Ame divine ») représente proprement la fonction du « Prophète » ou intermédiaire direct de la Divinité, qui transcende à la fois le sacerdotat et la royauté ; mais il a deux assesseurs : celui de droite (le *Mahātmā* ou « Grande Ame ») représente l'essence de l'autorité spirituelle, et celui de gauche (le *Mahānga* ou « Grand Membre ») l'essence du pouvoir temporel (4). Nous avons vu dans une précédente étude que dans le domaine irlandais, ces trois « Maîtres du Pôle » étaient, tantôt les « Trois druides éternels », *Fius*, *Eolas* et *Fochmarc*, tantôt les « dieux » *Lug*, le *Dagda* et *Nuada*.

Or, si le mythe du retour d'Arthur est connu de tous, on ignore généralement que la tradition galloise, exprimée tant dans les poèmes attribués à Merlin ou à Taliesin et consignés notamment dans le

(3) Peu vraisemblable ; *Artouros* donnerait plutôt *Arthour*, *Arzhour*.

(4) Dans la tradition chrétienne, les trois chefs de l'Agartha sont les trois « Rois Mages », de qui les dons ; or, encens et myrrhe, se rapportent respectivement aux fonctions royale, sacerdotale et prophétique (R. Guenon, *Le Roi du Monde*).

Livre Noir de Carmarthen (5), que dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, affirme qu'Arthur ne reviendra pas seul. Il sera assisté de deux autres personnages (que certains textes, chose remarquable, nomment « les deux ours ») : Cynan et Cadwalladr. Or Cynan (en breton Konan, patronyme assez répandu) vient du celtique *kunos* « él-vé », qualificatif qui se réère bien au caractère « céleste » de la classe sacerdotale ; et Cadwalladr représente *katu-ulu atir*, soit « le père des (guerriers) tués au combat », et cette désignation convient bien à l'archétype de la classe combattante et du pouvoir royal.

Il est assez singulier que plusieurs textes, tant gallois que latins, fassent venir Cynan et Cadwalladr, non point comme Arthur de l'île d'Afalon dont nous reparlerons plus loin, mais de Llydaw, c'est-à-dire de la Petite-Bretagne (Letauia). Cela n'est peut-être pas sans rapport avec certains « signes » célestes (nous faisons allusion à la précession des équinoxes dans les siècles qui vont venir) qui paraissent désigner la Bretagne comme le « réservoir » de spiritualité de l'Occident pour la période finale de notre cycle : mais nous nous abstenons d'insister là-dessus.

Une autre remarque : parfois aussi il n'est question que d'un seul « messie » breton, qui n'est pas Arthur, mais Cadwalladr. Cette substitution du « roi-guerrier » au « roi-prophète » n'a rien qui doive surprendre, elle n'est qu'une des manifestations de la prédominance, chez les Occidentaux, et surtout chez les Celtes, de l'esprit de la « classe guerrière », prédominance qui est également responsable du remplacement (d'ailleurs « providentiel ») de la tradition druidique proprement dite par la tradition des bardes gallois et des *filid* irlandais (encore que le cas de ces derniers soit assez différent, mais cela sort entièrement de notre sujet).

2) Le Dragon Rouge. L'emblème national du Pays de Galles a toujours été et est encore un dragon rouge. L'origine de ce « palladium » est la suivante (nous sommes obligés ici d'anticiper un peu sur la suite de notre étude, qui exposera la légende de Merlin) : Quand le tyran Vortigern (vers 470 a. d.) allié des Saxons, menacé à la fois par les Romains, les Pictes et les partisans du roi légitime Emrys Wladic (Ambroise Aurélien), essaie de bâtir au sommet du Snowdon une impraticable forteresse, ses magiciens lui conseillent d'en arroser les fondations avec le sang d'un enfant sans père. Après bien des recherches, on finit par découvrir, dans le Glamorgan, l'enfant qui répond à la condition et qui n'est autre qu'Emrys Myrddin, le futur « enchanteur » Merlin. Amène devant Vortigern, cet enfant confond les magiciens du tyran en leur apprenant une chose qu'ils ignorent : sous la montagne il y a une nappe d'eau, au fond de l'eau une énorme coquille, dans la coquille un pavillon, dans le pavillon deux dragons, un rouge et un blanc. On creuse le sol, et on trouve tout ce que Merlin avait dit. Éveillés, les deux dragons se jettent l'un sur l'autre, se battent avec acharnement, et le rouge finit par triompher du blanc et par le chasser hors du pavillon ; alors tout s'évanouit. Merlin explique le sens de la vision : le lac représente le monde, le pavillon l'île de Bretagne, le dragon rouge les Bretons et le dragon blanc les Saxons.

Quelques années plus tard, Emrys et son frère Uthur livrent aux Saxons une bataille décisive dans la plaine de Salisbury. Emrys est tué, mais le dragon rouge, vomissant des flammes, apparaît dans le ciel, épouvantant les ennemis et ranimant le courage des Bretons. Uthur, guidé par l'animal fabuleux comme jadis Constantin (6) par la Croix, écrase et massacre les Saxons. Après la victoire, Merlin (devenu conseiller d'Emrys puis d'Uthur), fait fonder en or deux dragons : l'un pour servir d'enseigne à l'armée bretonne, l'autre de cimier au casque d'Uthur, qui portera désormais le surnom de « Tête de Dragon », *Pendragon* ou *Pen Drag*. Uthur mort à son tour, son jeune fils Arthur à qui est échu le royaume (nous verrons plus loin dans quelles circonstances), hérite du même emblème, qui désormais et à jamais sera le « totem » de la nation bretonne.

(5) Carmarthen est la transcription anglaise du nom gallois *Caer-yr-yrddin* qui signifie « la ville de Merlin » (*Kêrperzin* en breton).

(Suite page 27.)

MOYENS PAUVRES

Nous regretterons « Ogam » ronéotypé, je veux dire nous, ses « imprimeurs ». Ce n'était peut-être pas très beau des derniers numéros, tout de même, étaient mieux, la cheffaine de l'équipe en soit louée ! » mais c'était notre travail, depuis la feuille blanche ou la plume allait se poser, jusqu'au moment où l'agrafeuse fonctionnait enfin, avec le « ouf » de soulagement du « technicien » qui l'avait démontée et remontée quatre ou cinq fois... Joie du travail artisanal.

Vous nous rétorquerez : vous avez pourtant amélioré la situation, puisque vous vous ferez désormais imprimer. D'accord, mais au prix d'un sacrifice : vous vous doutez bien que nous ne couvrirons nos frais qu'aux dépens de quelques-uns des « amis de la tradition celtique ».

C'est là la leçon que je veux tirer pour vous, lecteur. La notion de sacrifice est une chose qui se perd, que l'homme moderne a perdue de vue. Gandhi, la grande âme, disait : vous volez encore si, ayant juste de quoi manger raisonnablement, que l'un a faim près de vous. Avec le tempérament qu'il y fallait apporter pour les esprits occidentaux, n'est-ce pas ce que François d'Assise fixait aux « Frères de la Penitence » (1) comme seconde obligation essentielle ? (cette obligation) semble avoir été celle de réduire le plus possible leurs besoins, et tout en conservant leur fortune, de distribuer aux pauvres, à intervalles réguliers, la part de revenus restée disponible, après s'être contenté du strict nécessaire (2). Ainsi de nous sur le plan de l'intelligence : l'étude de la tradition celtique nous a permis d'accumuler un peu de ces « richesses traditionnelles » dont notre très stupide XX^e siècle méprise ou ignore la valeur ; ce « revenu » (cette richesse qui était perdue et nous est vraiment revenue du fond des âges), nous devons la partager ; nous l'avons distribué aux pauvres, à intervalles réguliers, nous étant contentés de ce qui était strictement nécessaire pour rester sur la bonne route, celle du But lointain. L'avarice est pour l'âme un cachot : nous fermez-vous votre « bougette » ?

Et ce que vous réserverez pour aider « Ogam », ou tout autre sacrifice que vous ferez pour que diminuent en vous et autour de vous, les trois fléaux : haine, désordre et ignorance (Triade 44), que ce ne soit pas chose exceptionnelle dans la vie que vous menez. Gandhi et François d'Assise vous montrent la voie royale du détachement, de ce détachement qui aboutira un jour au parfait détachement du fruit des œuvres, au « tout faire pour l'amour de Dieu » de ce frère Laurent dont la méthode ascétique devrait être la règle de vie du prolétaire moderne, et qui a eu une si profonde résonance dans l'Inde du « Karma-yoga », ce qui nous épargnera, nous l'espérons, bien des renouveau.

« Accomplir avec joie les devoirs de son état, donner aux moindres actions une inspiration sainte, retrouver dans les infiniments petits de l'existence, en apparence la plus banale, les parcelles d'une œuvre divine, rester pur de toute préoccupation avilissante, user des choses comme ne les possédant pas... » (3) c'est, en somme l'écho, en François d'Assise, des Leçons de Vissurix ; et voilà pourquoi nous vous le proposons en modèle.

(1). Ce fut le premier nom de son Ordre. Quant à cette règle, cf. la bulle « *Detestanda* » du 30 mars 1228.

(2). Paul Sabatier, *Vie de Saint François d'Assise*, édition définitive de 1931, page 384.

(Suite de la page 26.)

Mais derrière ce sens politique et national se cache un sens beaucoup plus profond qu'il est nécessaire d'éclaircir.

NATROVISVS.

(à suivre)

(6) Il est singulier que la légende fasse remonter la généalogie d'Emrys, d'Uthur et d'Arthur à l'empereur Constantin, lui-même fils d'Hélène, que l'on disait princesse bretonne.

L'HEXAGRAMME CELTIQUE

(suite)

par PYTHAGOREIUS

5. — LES PENTAGRAMMES ET LA PREMIERE ETOILE

Les isomorphes de 5 sont au nombre de 3 selon Maxwell, savoir $4+1 = (3+1) + 1$ et $4 + 1 = (2+2) + 1$, et enfin $3+2$. Les pentagrammes sont au nombre de 4 (fig. 4). Il est évident, si l'on tient compte de nos observations précédentes, que $5=4+1 = (3+1)+1$ ne peut être que le pentagone convexe A; B avec un seul twist est $5=3+2$; C avec deux twists est $5 = (2+2)+1$. A quoi correspond donc la « première étoile », le pentagone étoilé régulier D ?

La considération des twists nous montre avec évidence que l'étoile pythagoricienne est 5 par $(1+1+1+1+1)$, c'est-à-dire, selon la définition que nous en avons donnée au § 1, 5 par S5 (1) en mode successif. Contrairement à ce que dit Maxwell nous croyons que c'est notre quatrième pentagramme, le seul « pentagramme » que l'on connaisse d'ordinaire, qui est la figure de l'Ame du Monde de Platon, et non le 5 par $(3+1)+1$, quoique celui-ci, le pentagone régulier convexe, soit également un pentagramme panharmonique, et exprime aussi un ordre cosmique, mais seulement « matériel » : nous admettons en effet avec D. Néroman que le polygone régulier convexe, le plus proche de la circonférence, est aussi le plus près de la « matière ». Voici pourquoi nous avons dit que l'expansion du point primordial réalisait la manifestation, opérait la création : le rayonnement de ce point atteint, dans l'indéfini, une limite apparente (dont la « sphère céleste » nous est le symbole) et la projection de cette limite sur le papier est la circonférence qui enveloppe nos polygrammes. Toute figure sera donc d'autant plus matérielle qu'elle comprendra une plus grande part de la surface apparente de cette circonférence. Toute figure dont la surface s'amenuisera perdra de sa matérialité. A la limite, nous tomberions sur les « roues », dont le graphisme est réduit à la circonférence et à un nombre variable de rayons, mais en raison de l'importance, dans le domaine celtique, des « rouelles solaires », nous réservons cette question pour une étude distincte.

Numérotions les sommets de nos quatre pentagrammes, les chiffres se suivent toujours dans le même ordre, sur la circonférence parcourue dans le sens direct. Nous pourrions ainsi caractériser chacun d'eux par une suite numérique unique et distincte : le pentagone est 1-2-3-4-5, le « pentagramme » pythagoricien est 1-3-5-2-4, les deux autres sont respectivement 1-2-4-3-5 et 1-3-2-5-4. La géométrie classée nous apprend que l'on passe du pentagone au pentagramme pythagoricien par jonction des sommets de 2 en 2; réciproquement, si dans la suite numérique qui est le « nom chiffré » de l'étoile nous prenons les chiffres de 2 en 2, nous retombons sur le pentagone (mais parcouru en sens inverse) : de la suite 1-3-5-2-4-1-3-5-2-4-1... nous tirons 1-5-4-3-2-1-5...

Ce fait groupe les deux figures en une même famille, dont les membres se transforment mutuellement l'un dans l'autre par *étoilement*. Il en sera de même pour les deux autres : le pentagramme C ou 1-3-2-5-4 est l'étoile de B ou 1-2-4-3-5, et réciproquement. Nous verrons plus loin l'importance de cette remarque. Pour le moment, qu'il nous suffise d'observer que la première famille, celle des pentagrammes cosmique, ne comporte, dans ses formules de constitution, que des nombres impairs : 5 y est composé de $(3+1)+1$ ou de S5 (1); l'autre, au contraire, montre des constituants pairs : 5 s'y montre fait de $3+2$ ou $(2+2)+1$. La famille des pentagrammes polarisés est donc moins « bonne », ou plus « matérielle » que l'autre : c'est peut-être celle du « mauvais 3 » de M. de Saint-Martin : « car les deux nombres du Mal sont 2 et 5 » (Des nombres, § II).

(à suivre)

(1) Voir les dessins dans *Ogam*, n° 6.

LA BATAILLE DE MAG TURED

(suite et fin)

traduit du Moyen Irlandais par Arzel EVEN

162. Dans cette bataille, Ogmé le champion trouva Orna, l'épée de Tethra, roi des Fomôire. Ogmé la dégaina et la nettoya. Alors l'épée raconta tout ce qu'elle avait fait, car il était ordinaire, en ce temps, que les épées contassent leurs exploits lorsqu'on les tirait du fourreau. Et depuis, les épées ont le droit d'être nettoyées (1) après avoir été dégainées. C'est pour cela aussi que, depuis, les épées contiennent des charmes. Voici pourquoi les dieux parlaient par les armes en ce temps-là : les armes étaient adorées des hommes à cette époque et elles servaient de protection (2) en ce temps-là. C'est à cause de cette épée que Loch Iethglass chanta ce lai : « Adnèl maorna uath », etc...

163. Alors Lug et le Dagda et Ogmé poursuivirent les Fomôire qui avaient enlevé le harpiste du Dagda, dont le nom était Uaitne. Ils pénétrèrent dans la salle du banquet où étaient Bres fils d'Eiatha et Eiatha fils de Delbaeth. La harpe était pendue à la muraille. Le Dagda avait fixé les mélodies dans cette harpe, en sorte qu'elles ne se produisaient que sur son ordre, quand il disait ceci :

Viens, Daurdabla,
Viens, Coir cetharchuir,
Viens, été, viens, hiver,
Bouches de harpes et de binious et de trompettes.

Car cette harpe avait deux noms : Daurdabla et Coir cetharchuir (3).

164. Alors la harpe sauta de la muraille, tua neuf hommes et vint vers le Dagda, et il leur joua les trois airs qui distinguent un harpiste, c'est-à-dire l'air du sommeil et l'air du rire et l'air des larmes. Il leur joua l'air des larmes, et leurs femmes, sensibles, pleurèrent. Il leur joua l'air du rire et leurs femmes et leurs fils rirent. Il leur joua l'air du sommeil et les armées s'endormirent. Or ce à cela, tous trois échappèrent sains et saufs (aux Fomôire) qui voulaient les tuer.

165. Le Dagda emmena alors (l'une dans le texte) au beuglement de la génisse qu'il avait reçue pour prix de son travail. Car lorsqu'elle appela son veau (sic), tout le bétail d'Irlande, emmené en tribut par les Fomôire, se mit à paître.

166. Le combat terminé et les cadavres enlevés, la Morrigan, fille d'Ernmas, alla publier la bataille et la grande victoire aux monts royaux d'Irlande et aux armées du sud et aux principales rivières et aux estuaires. C'est depuis lors que la Bodb (4) a conté les exploits. « N'as-tu pas de récit ? » lui demandait chacun. Et elle chantait :

Paix dans le ciel,
Ciel sur la terre
Terre sous le ciel
Force à chacun, etc...

167. Puis elle prophétisa encore la fin du monde et tous les maux qui arriveront alors et toute maladie et toute vengeance. C'est alors qu'elle chanta ce chant :

Je verrai un monde qui ne me plaira point :
Eté sans fleurs,
Vaches sans lait,
Femmes sans pudeur,
Hommes sans courage
Invasion sans roi,
Arbres sans fruits,
Mer sans richesse,
Faux jugements des vieillards,
Sentences iniques des juges,
Traître chaque homme,

(1) Mot à mot : « Ont un tribut de nettoyage. »

(2) C'est-à-dire de « protection magique » et pas seulement d'armes de guerre.

(3) « Table de chêne » et « Air aux quatre coins ».

(4) Bodb « Cornelle » est la sœur de la Morrigan et de Macha, mais la Bodb et Morrigan semblent être identifiées.

Voleur chaque garçon.
Le fils ira dans le lit du père,
Le père ira dans le lit du fils,
Chacun sera le beau-frère de son frère.
Affreuse époque !
Le fils trahira son père,
La fille trahira sa mère.

— FIN —

APPENDICE

Texte du LEBOR GABALA

(Nous donnons ci-après le récit, beaucoup plus succinct, de *La Bataille de Mag Tured*, qui figure dans le *Lebor Gabala* (« Livre des Invasions »), lequel est une partie du recueil composé au XI^e siècle et intitulé *Lebor na h-Uidre* ou « Livre de la Vache Brune ». Bien que plus bref que le texte du *British Museum*, il complète celui-ci en quelques points importants).

1^o Les descendants de Bethach, fils d'Iarbonél le Prophète, petits-fils de Nemed, furent dans les Îles du Nord du Monde, où ils apprirent le druidisme et la science et la divination et la magie ; ils s'instruisirent dans les arts des Sages du paganisme. Ce sont eux les *Túatha De Danann*, qui vinrent en Irlande.

2^o Ils occupèrent d'abord le mont de Conmaiche Mara en Connaught, pendant trois jours et trois nuits ils assombrèrent le soleil.

3^o Les *Túatha Dé* laissèrent aux *Fir Bolg* le choix entre le pouvoir et le combat. Entre eux et les *Fir Bolg* fut livrée la première bataille de Mag Tured : cent mille des *Fir Bolg* y furent tués.

4^o Alors le pouvoir fut aux tribus de la Déesse Dana, c'est-à-dire la déesse des métiers. Les dieux sont les hommes habiles ; ce sont eux qui savaient chanter les charmes des druides et des cochers et des échantons.

5^o Ce sont les *Túatha Dé Danann* qui apportèrent en Irlande la grande (pierre) de Fal, c'est-à-dire la Pierre de Science qui fut (placée) à Tara ; de là le nom de « plaine de Fal » donné à l'Irlande. Cette pierre hurlait au contact des pieds du roi d'Irlande ; elle se tut du jour où elle fut foulée par Cúchulainn. Quand monterent sur elle le héros et son élève Lugaid, fils des trois beaux hommes d'Irlande elle ne hurla pas.

6^o Depuis elle ne hurla que lorsqu'elle eut à porter Cond roi de Tara. Son cœur jaillit hors d'elle, abandonna Tara et se réfugia à Tàlitiu ; c'est là qu'est le cœur de Fal. La puissance des idoles a été brisée par la naissance du Christ.

7^o Nuada à la Main d'Argent était roi des *Túatha Dé* ; son règne commença sept ans avant l'arrivée des *Túatha Dé* en Irlande, et prit fin quand il eut perdu sa main à la première bataille de Mag Tured.

8^o Edleo fils d'Adloë est le premier des *Túatha Dé* qui fut tué en Irlande. A la première bataille de Mag Tured moururent Ernnas et Echdach et Etargal et Fiachra.

9^o Puis Bres fils d'Elatha fut roi d'Irlande pendant sept ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que la main de Nuada fut guérie.

10^o Nuada à la Main d'Argent régna alors pendant vingt ans. Sa main d'argent avait la force de toute main, dans chaque doigt et chaque jointure ; elle avait été faite par Diancecht aidé de Credne le chaudronnier.

11^o Tàlitiu fille de Mag Mór roi d'Espagne était reine des *Fir Bolg*. Après le massacre des *Fir Bolg* à la première bataille de Mag

Tured, elle alla dans la forêt de Cuan et la défricha, et avant une année révolue, au lieu où bois était un champ de trèfle en fleur.

12^o Tàlitiu était l'épouse d'Echaid, fils d'Erc, roi des *Fir Bolg*, qui fut tué par les *Túatha Dé*. Tàlitiu avait été donnée par son père, Mag Mór roi d'Espagne, à Echaid, qui l'avait amenée d'Espagne en Irlande.

13^o Elle demeura dans la ville nommée Tàlitiu, et elle eut pour (second) époux un homme des *Túatha Dé*, c'est-à-dire Eocho Garth, fils de Duach. Cian, fils de Diancecht, lui donna à élever son fils Lug, né d'Ehne, fille de Balor Balbeimnech.

14^o Tàlitiu mourut dans la ville qui porte son nom. Le tombeau de Tàlitiu est au nord-est du tertre, et les jeux établis par Lug sont célébrés chaque année quinze jours avant le premier août et quinze jours après. Le premier août est appelé *Lughnasad*, c'est-à-dire fête de Lug.

15^o Nuada à la Main d'Argent et Macha, fille d'Ernnas, perdirent la vie dans la seconde bataille de Mag Tured ; ce fut Balor Balbeimnech qui les tua. Ogme, fils d'Elatha, petit-fils de Nét, fut tué par Indech, fils de De Domnán, roi des Fomôire. Bruidne et Casmael furent tués par Oetriallach, fils d'Indech.

16^o Après la mort de Nuada, d'Ogme, de Bruidne et de Casmael, les *Túatha Dé* donnèrent la royauté à Lug, et celui-ci, d'une pierre de sa fronde, tua son grand-père Balor.

17^o Voici le nombre des guerriers qui tombèrent dans cette bataille acharnée, outre ceux que j'ai cités. Celui qui les compta est Indech, fils de De Domnán, roi des Fomôire. Lug lui demanda combien de tués dans la bataille de Mag Tured. Indech répondit : « Sept-vingt et sept, sept cents, trois cent cinquante, neuf cent cinquante, vingt-quatre-vingt dix, sans compter le petit-fils de Nét, Ogme, fils d'Elatha. »

18^o Lug, fils d'Ehne régna sur l'Irlande durant quarante années après la seconde bataille de Mag Tured. Vingt-sept ans s'étaient écoulés entre les deux batailles.

LES LIVRES

René Guénon, *L'Esotérisme de Dante*, Les Editions Traditionnelles, 11, quai Saint-Michel, Paris. La librairie Chacornac vient de rééditer une seconde fois cet ouvrage paru en 1923 et publié à nouveau en 1939. Si le mérite littéraire de Dante est universellement reconnu, peu de commentateurs ont su deviner le sens profond caché sous les beautés de la fiction poétique et lorsqu'on a tenté une exégèse les interprétations ont été souvent pires que l'ignorance pure et simple : n'a-t-on pas regardé l'Alighieri comme un « hérétique », un « révolutionnaire », sous prétexte qu'il s'est montré adversaire de la papauté sur un terrain purement politique, ainsi que le fait observer l'ouvrage dont nous rendons compte. L'œuvre de Dante, et surtout la *Divine Comédie*, est une description symbolique du processus initiatique : épuisement des possibilités inférieures (Enfer) ; réalisation totale des possibilités de l'état humain (Purgatoire) ; conquête des états supérieurs (Paradis) — en même temps qu'un résumé du processus cosmogonique dont le précédent est l'image, et cela est également vrai, que l'on considère un cycle cosmique, terrestre ou humain, d'où la valeur « prophétique » de l'œuvre de Dante. Ce livre de 70 pages, mais dense, contient quelques chapitres qui seront particulièrement appréciés des amateurs de la tradition celtique — non qu'il soit fait aucune allusion à cette tradition, mais en ce qu'il traite de symboles qui, quoiqu'universels, jouent un rôle important dans notre domaine, ainsi les chapitres relatifs aux « Trois Mondes », aux « Voyages extra-terrestres » (des *mythra* irlandais) et au rôle des nombres dans l'œuvre de Dante.

NATROVSSVS.

Les Quatre Ages de l'humanité, par G. Georgel, édition Servir, 20, rue Claude-Pouillet, Besançon. On sait l'importance qu'offre dans l'enseignement traditionnel la doctrine des cycles qui s'exprime dans l'Inde par ce que disent les *Vedas* et surtout par la *Bhāgavata-purāṇa*, des 4 *āyās* et dans le monde méditerranéen par la théorie des « 4 âges ». Jamais ces enseignements n'avaient été exposés aussi clairement que dans l'ouvrage de M. Georgel et avec toutes les précisions numériques possibles que peuvent souhaiter les occidentaux. Cet ouvrage, ainsi que celui qui l'a précédé, « *Les Rythmes dans l'Histoire* », mérite une longue étude, qui sera faite. Mais nous voulons attirer tout de suite l'attention de nos lecteurs sur son importance et rien ne saurait mieux le caractériser que ceci. L'étude de M. Georgel permet enfin de préciser la chronologie du monde celtique, laquelle devient rapidement obscure à mesure qu'on se rapproche de la « *harrière* » historique qui se place vers 600 avant J.-C. cette époque correspond aux premières migrations celtiques à partir du « *réduit bavarois* », les seules sur lesquelles l'histoire profane puisse faire quelque lumière. Il faut également signaler que les calculs de l'auteur sur les divisions de la « *grande année* » cosmique où nous sommes, celle si l'on veut, qui est l'année du règne de l'Homme Blanc, puisqu'elle va de 11.000 avant (déluge) à 2.000 après J.-C. (fin des temps au moins pour le monde occidental et chrétien) permettent de fixer le point du cycle où se place la bataille de Mag Tured. Les Quatre Maîtres la placent environ en l'an 1870 avant le Christ, donc tout au début de la troisième période — correspondant à « l'âge de bronze » — de cette grande année, qui va, dit M. Georgel, de 1900 avant à 700 après J.-C. Or, il y a lieu de noter que la bataille correspond en somme au déclin du roi Nuada à la Main d'Argent (la période précédente est celle de l'âge d'argent de notre Grande Année) et à son remplacement à la tête des *Dé Danann* par Dug, qui d'un certain point de vue n'est pas guerrier, mais seulement « *maître en tous arts* », donc d'une certaine manière, archétype divin de la classe artisanale, l'âge de bronze, métallurgique et artisanal remplace alors chez les Celtes l'âge d'argent et à l'arme de pierre (le *llech uaeu* de la tradition galloise) succède la *kafés*, la hache de jet ou la partie métallique, de bronze, agissait par choc et écrasement, alors que le *llech uaeu* tranchait. Ce livre nous apportera des clartés sur l'histoire de Bretagne et spécialement sur le fait que le dernier souverain indépendant de la Bretagne armoricaine fut une femme et qui s'appelait Anne. Mais nous reparlerons de tout cela plus longuement.

G.-B. KERVERZHIU.

Chants de Chouans, par François Cadic (1). L'Abbé F. Cadic est déjà connu comme collecteur de contes bretons, mais ses préoccupations de folkloriste allaient bien au delà des légendes et des contes. Il s'était également occupé des chansons populaires bretonnes. Aussi, quand il rédigeait son *Histoire de la Chouannerie* il a été amené à recueillir ce qui pouvait subsister de chants de Chouans ou sur les Chouans. Parallèlement, en marge de son énorme labeur historique, il recueillait les souvenirs qui demeuraient encore dans les familles, dans les hameaux, d'une époque troublée. L'insigne des Chouans était un cœur surmonté d'une croix : ils ont ainsi été, non seulement les témoins de la fidélité bretonne à la Personne Royale, mais peut-être bien le dernier groupe breton où derrière la façade religieuse exotérique, pouvait subsister une « *influence spirituelle* » comparable à celle qui, dans un autre domaine, manifestait son action immobile derrière l'action politique des *carbonari*. Mais ceci est une autre histoire... Un lecteur breton d'Ogam essaiera-t-il un jour de lever un coin du voile ?

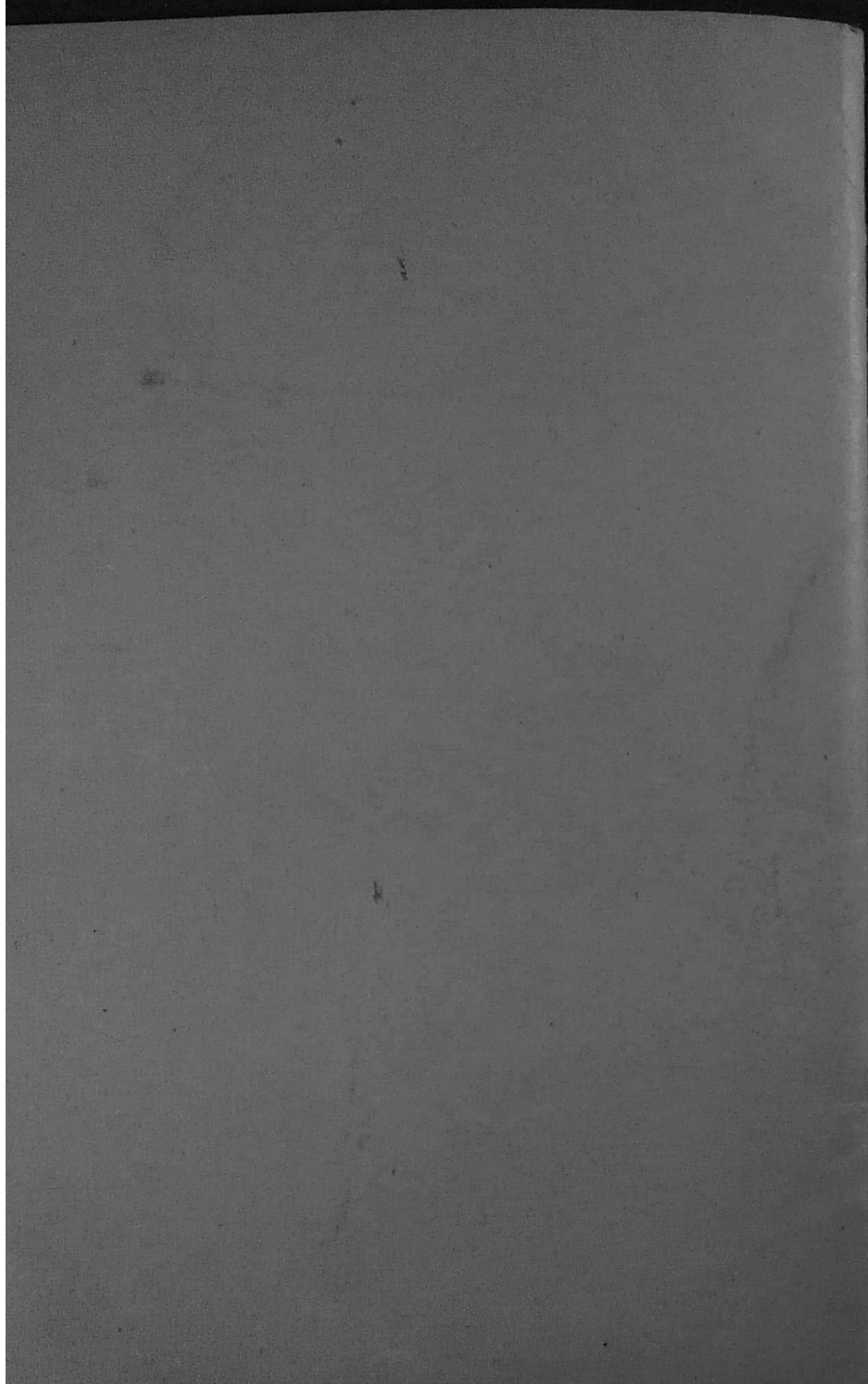
J.-Y. PLÉMEUR.

(1) Edité par la *Librairie Celtique*, 108 bis, rue de Rennes, Paris (VI).

Ogam. Bulletin des « *Amis de la Tradition Celtique* ».

Association déclarée, 2, rue Léonard-de-Vinci, RENNES (L.-et-V.). Direction : P. LEROUX ; Rédaction : G. B. KERVERZHIU et A. EVEN. Toute communication doit être faite à la Direction. Paraît 8 fois l'an. Abonnement : 350 francs. Le n° 50 francs. C. C. P. (provisoire) ; P. Leroux, 293d8 Rennes. Tous droits de reproduction et de traduction réservés. Le Gérant : O. de COUASSON. Dépôt légal, premier trimestre 1950, n° Imprimerie d'Ogam rue Rallier-du-Baty, Rennes (L.-et-V.).

(Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1950, n° 2.)



O G A M

Les Amis de la Tradition Celtique

- 2, rue Léonard de Vinci RENNES (I & V)

-:-:-:-

Un mouvement lancé depuis peu de temps à Paris, se prétend dépositaire d'une soi-disant religion druidique.

Comme on sait que la revue "OGAM" se consacre exclusivement depuis plusieurs années à l'étude des Traditions, de la religion et du folklore des Celtes anciens et médiévaux, de nombreuses personnes nous ont écrit pour demander des renseignements à ce sujet.

Les Amis de la Tradition Celtique et la rédaction de la revue Ogam, déclarent fermement, quels que soient les buts visés et les résultats recherchés par la propagande de ce mouvement, qu'il n'est pas et ne peut en aucune façon représenter une religion druidique authentique et traditionnelle.

S'agit-il d'un énorme "canular" ou d'une tentative d'exploitation de la crédulité de certains inquiets ? Ce ne peut être en tout cas ni un vrai druidisme ni une vraie religion.

En conclusion, nous ne pouvons que mettre en garde nos adhérents nos lecteurs et nos amis.

KERVERZHIOU. Arzel EVEN. P. LEROUX.

LES LIVRES

GONZAGUE DE REYNOLD, La Formation de l'Europe: t. V : Le Monde barbare: 1ère partie : Les Celtes (Librairie Universelle de France, Paris) - Ce livre récent n'est qu'une partie d'un vaste ensemble que nous nous interdirons de juger faute d'avoir lu les autres volumes, et surtout parce que les problèmes d'histoire politique (au sens profane) ne présentent pour nous aucun intérêt. Par contre, le présent volume, qui traite des Celtes mérite notre attention. Au point de vue de la documentation, l'auteur, qui n'est pas celtologue, n'a pas la prétention d'apporter quoique ce soit de neuf - à chacun son métier - mais encore conviendrait-il qu'il contrôlat ses sources et n'avancât pas des hypothèses aussi manifestement fausses que celle (p. 133) qui rapproche l'irlandais muintir du latin mater en fait 1°) muintir représente un vieux-celtique manutera "ce qui est sous la main, c'est-à-dire, sous l'autorité du père", où l'on retrouve un mot celtique identique au latin manus. 2) muintir désigne la "famille" (au sens de familia) et non "la mère de famille" qui se nomme cêtmuintir kintumanutera "la première de la manutera". De graves erreurs aussi dans les chiffres des "celtophones" (P. 259) les chiffres concernant les dialectes gaéliques sont nettement exagérés, alors que les chiffres des dialectes brittoniques sont ridiculement réduits : 500.000 pour le breton au lieu de 1.200.000 (au début du siècle), et 200.000 pour le gallois au lieu de 900.000. Mais le chapitre IV, § III, contient une perle dont tous les celtisants apprécieront l'orient. L'auteur commence par affirmer à deux reprises que le droit celtique "sauf en Irlande, n'a jamais été écrit": il fait donc bon marché des Lois galloises codifiées au Xe siècle par le souverain Hywel Dda, mais ce dernier réapparaît bientôt de manière assez inattendue : "Ce serait le roi Hywell (sic) le Bon, lequel régnait précisément au début de ce siècle (le Xe), qui aurait été le premier à ordonner la codification des lois" - non pas les lois du Pays de Galles, mais bien ... du Senchus Mór !!! Un coup de vent malencontreux a du mélanger les fiches de M. de Reynold ! Dans le même chapitre, § IV, il est question (p. 151) du système de prestation "qu'on appelle en Irlande le potlatch": devons-nous apprendre à l'auteur que le mot potlatch, adopté par le vocabulaire ethnographique, a été emprunté à un idiome nord-américain ? Pour en terminer avec ces lacunes, qui, malgré leur gravité, sont encore d'ordre extérieur, nous signalerons (p. 129) cet original "résumé" de l'histoire de la Bretagne : "Ils (les émigrés) peuplèrent ce pays en partie désert et y fondèrent de petits états. Histoire obscure éclairée indirectement par la légende". Certes, les débuts de notre histoire ne sont pas des plus clairs: mais l'histoire de Pharaon est-elle moins "obscur" que celle de Konan Meriadeg ? En tout cas, il nous semblait qu'un certain La Borderie, pour ne citer que lui, avait écrit plusieurs gros volumes sur une histoire dont les répercussions sur celle de la France ont été nombreuses et importantes: comme il n'est pas permis de supposer que M. de Reynold historien de métier, ignore l'existence des dits gros volumes (où la "légende" n'a aucune part), force nous est bien de le taxer de mauvaise foi et de parti-pris. - Mais ne nous arrêtons pas entre

mesure à ces bagatelles (il y aurait d'ailleurs une foule d'autres erreurs de détails à signaler). L'idée maîtresse de l'auteur, dont tout son vaste ouvrage, est de montrer comment "l'Europe est née de la fusion qui s'est opérée dans une foi commune, sous les auspices de l'Eglise, entre deux mondes antagonistes : l'antique et le barbare" (p. 25). Affirmation qui renferme une large part de vérité, entendons : de vérité traditionnelle. Il est certain que le Christianisme a joué un rôle "providentiel" vis-à-vis des "paganismes" tant nordiques que méditerranéens - un paganisme étant défini comme une tradition dégénérée qui se survit à elle-même (et quoiqu'on en pense, cette dégénérescence n'était pas moins réelle, quoique sans doute moins avancée, dans les traditions celtiques et germaniques que dans la grecque et la romaine). Toutefois, cela n'autorise pas à voir dans la Druidisme un "précurseur" du Christianisme, comme M. de Reynold, après tant d'autres, paraît disposé à le faire. Mais, ce qui est le plus grave, la façon dont est traitée cette importante question est un échantillon typique de la mentalité moderne. Sans parler du couplet obligatoire sur la "cruauté" de la religion Druidique (mais le sujet vaudrait la peine qu'on s'y arrête), l'auteur tombe bien entendu dans l'erreur de supposer (et d'exposer longuement p. 192 sqq.) une "évolution" des "croyances" et notamment de la "croyance à l'immortalité de l'âme" - notion sur laquelle il y aurait d'ailleurs bien des réserves à faire : et aussi dans cette autre erreur de supposer une "influence" lorsque deux traditions expriment la même vérité - comme s'il y avait plusieurs vérités ! C'est aussi la méconnaissance de toute notion traditionnelle qui conduit parfois l'auteur à renverser complètement les véritables rapports des choses. Ainsi (p. 181 sqq.) il donne un long exposé (d'ailleurs fort utile en tant que résumé des "sources") de la "légende" des Hyperboréens - légende qu'il explique d'ailleurs, évidemment, comme un écho poétisé des lointains voyages de hardis navigateurs hellènes ! Il y avait là, soit dit en passant, un intéressant rapprochement à faire avec des "légendes" analogue d'origine hindoue, mais l'auteur néglige de propos délibéré tout apport hindou, préoccupé qu'il est de substituer à l'indéniable unité indoeuropéenne une unité "européenne" beaucoup plus contestable (et à laquelle, en tout cas, ne saurait convenir le terme d'"arvenne") ? Mais de plus, il est parfaitement faux de prétendre, par exemple (p. 182), que "la région où ils (les Hyperboréens) habitaient était une seconde Delphes", alors que, tout au contraire, c'est Delphes, sanctuaire central de la Grèce, qui était, comme tout centre secondaire, l'image du Centre initiatique primordial et "polaire". Nous ferons des remarques analogues en ce qui concerne l'opinion de l'auteur sur le "mythe" arthurien (p. 229 sqq.) : quelque étymologie qu'on admette au nom d'Arthur, on est toujours ramené à l'"ours" (artos), animal dont le symbolisme est double, à la fois guerrier et polaire ; mais l'auteur n'a pas vu ce symbolisme, non plus que celui du "dragon" dont le père d'Arthur porte le nom (Uthur Pendragon, "Tête de Dragon"), qui couronne le casque du héros, et qui est resté l'emblème de la nation galloise ; non plus que celui de l'île d'Avallon... Nous n'en finirions pas si nous voulions reprendre une à une les erreurs d'interprétation d'un auteur qui, malgré une incontestable bonne volonté et un esprit certainement religieux, ne manque pas un sacrifice à toutes les idoles du monde moderne !

Arzel EVEN.